

Essai

Numéro 113, hiver 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19517ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2009). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche*, (113), 48–63.

francophonie, censure, technologie, pluralisme

Lise Gauvin
ÉCRIRE POUR QUI ?
L'ÉCRIVAIN FRANCOPHONE
ET SES PUBLICS
 Karthala, Paris, 2008,
 174 p. ; 33,95 \$

Lorsqu'un romancier québécois utilise le joual, ou qu'un écrivain martiniquais fait appel au créole, pour qui le fait-il ? À qui s'adresse-t-il ? De même, comment penser cette relation complexe existant entre les écrivains de la francophonie hors France et le modèle tout-puissant suggéré par l'Hexagone ? Par quels moyens ces femmes et ces hommes de lettres du monde entier peuvent-ils échapper, en utilisant les marques du français qui leur sont propres, à une forme de littérature péjorativement folklorique ? La professeure Lise Gauvin s'intéresse depuis longtemps aux rapports entre l'écriture, la poétique et la langue comme moyen d'engagement social. Dans ce nouvel ouvrage, elle s'interroge à propos des stratégies mises en œuvre par les écrivains des diverses littératures de langue française pour entrer en contact avec un public à la fois complexe et protéiforme, un public composé de lecteurs issus du pays d'origine, mais aussi de la francophonie en général. On le devine, toujours cette fameuse question : écrire pour les siens ou pour rejoindre l'universel ?

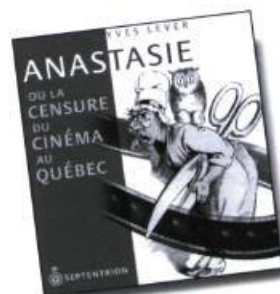
En premier lieu, Gauvin aborde le concept de la note explicative et la capacité de certains romanciers à intégrer cette trace de l'ordre du hors-texte à même leurs narrations. Si la note sert traditionnellement à apporter des précisions référentielles sur le lexique employé, elle peut également

voir son statut modifié, au point d'occuper une fonction strictement poétique. Plus loin, il est question du dictionnaire, car évidemment, celui-ci se pose comme la référence suprême. Ni plus ni moins, il constitue la matière première de l'écriture. Le dictionnaire peut être utilisé au pied de la lettre, mais aussi son autorité peut être transgressée, et sa nature prescriptive remise en question. Enfin, dans la dernière partie de son ouvrage, l'essayiste parle des romanciers qui mettent en scène la réception de leur travail. Recourant à la fiction, ces écrivains proposent ainsi des lectures de leurs propres textes en montrant les attributs langagiers qui les distinguent. « Qu'est-ce qu'écrire en français ? » se demandent-ils. Surtout lorsqu'on n'est pas un Français ?

Louis-Martin Savard

Yves Lever
ANASTASIE OU LA CENSURE
DU CINÉMA AU QUÉBEC
 Septentrion, Québec, 2008,
 315 p. ; 34,95 \$

Sans conteste le plus prolifique des historiens du cinéma au Québec, Yves Lever avait déjà codirigé avec Pierre Hébert et Kenneth Landry un important *Dictionnaire de la censure au Québec, Littérature et cinéma* (Fides, 2006). Il est également l'auteur d'un ouvrage intitulé *Histoire générale du cinéma au Québec* (Boréal, 1995), qui demeure une référence. Son dernier livre, *Anastasia ou la censure du cinéma au Québec*, constitue l'étude la plus approfondie sur le contrôle moral effectué par l'État durant le XX^e



siècle. Il était alors tout aussi « normal » d'interrompre la télédiffusion d'un long métrage pour y introduire des publicités, comme on le pratique encore de nos jours, que de couper certaines séquences, quelques plans de certains films. Des citoyens protestaient ; d'autres trouvaient cette pratique légitime.

Les cas les plus célèbres de la censure sont ici évoqués avec une grande précision. Dans *Hiroshima mon amour* (1959) d'Alain Resnais, ce sont les plans où l'on pouvait apercevoir l'alliance de la femme infidèle qui ont été retranchés, car on y voyait la preuve flagrante de son infidélité dans les scènes d'amour, qui en soi ne devaient pas choquer le public de l'époque. La même année, le film *Le troisième sexe* (de l'ancien nazi Veit Harlan) fut interdit par la censure québécoise, avant de faire une sortie discrète en 1962. L'affiche du Théâtre national indiquait : « Un film qui pré-

sente pour la première fois un délicat problème social », bel euphémisme pour désigner qu'il y était question d'homosexualité.

Du même souffle, Yves Lever mentionne plusieurs cas de films censurés ou interdits dans leurs pays respectifs mais néanmoins acceptés sans problème par les censeurs québécois de l'époque : pensons à *Viridiana* (1964) de Luis Buñuel, qui avait causé un scandale en Espagne sous la dictature de Franco. Un autre de ses films, *Belle de jour* (1967), restera pendant deux mois sur les tablettes du Bureau de la censure du Québec, puis recevra la cote « 18 ans et plus » sans subir de coupure.

Il existait autrefois une adéquate apparemment fréquente entre censure et chef-d'œuvre, quand on repense aux films d'Ingmar Bergman ou de Luis Buñuel dont la circulation avait parfois été restreinte ; de nos jours, on constate que beaucoup de films parmi les plus controversés semblent vraiment mauvais, racoleurs ou vulgaires. C'est sans doute une preuve de plus que la censure reste étroitement liée aux mœurs et aux goûts de chaque époque.

Yves Laberge

Olivier Dyens
LA CONDITION
INHUMAINE
ESSAI SUR L'EFFROI
TECHNOLOGIQUE
 Flammarion, Paris, 2008,
 276 p. ; 39,95 \$

Olivier Dyens, professeur au Département d'études françaises de l'Université Concordia, tente de démontrer dans cet essai que la technologie ne change non pas l'humain, mais la façon de le percevoir. L'objectif de ce type d'ouvrage consiste à faire un pont entre les technologies et l'humain afin de comprendre et d'analyser les



paradigmes à venir. Toutefois, si la question de départ suscite une certaine curiosité, l'auteur réussit le tour de force de noyer l'intérêt du lecteur par une connaissance approximative des sujets abordés et une argumentation au lien ténu.

Le premier défi de ce type d'ouvrage réside dans la définition que donne l'auteur des sujets abordés. Ici, sans une connaissance approfondie, point de salut. Dans ce cas-ci, la définition de l'humain relève d'une vision réductionniste – il faut lire le passage sur la parole pour s'en convaincre. De plus, comme prémisse à son exposé, Ollivier Dyens présente l'humain comme étant essentiellement un système nerveux capable de percevoir son environnement uniquement grâce à ses cinq sens. Quant à la notion de technologie, l'auteur ne fait que l'embrasser d'une façon confuse et malhabile, oblitérant dans son analyse tous les problèmes dont elle est la cause pour se concentrer uniquement sur ses bienfaits. Mais là où le bât blesse, c'est dans la façon qu'a l'auteur de fréquemment confondre technologie et technique. Pour saisir la première, il faut comprendre la seconde, et la lecture des ouvrages du sociologue Jacques Ellul et de l'historien Lewis Mumford sont en ce sens des incontournables qui brillent par leur absence dans la bibliographie de cet essai.

Au fil des pages, l'auteur essaye de convaincre le lecteur

Essai sur le pluralisme

Chaque religion monothéiste prétend être dépositaire de la vérité, se croyant la seule légitime dans la relation au Père. D'où l'oxymoron du titre de l'ouvrage de Laurent Laplante, *ses fils uniques*. Dès l'introduction de l'essai en quatre parties, le constat est dressé : au nom de Dieu, du Bien et du Vrai, chrétiens, juifs et musulmans s'entre-tuent, depuis des siècles.

L'essayiste, héritier des philosophes des Lumières, explique comment l'humain a calmé ses angoisses en créant Dieu. Ce qu'il ne pouvait s'expliquer, il l'attribuait à la révélation contenue dans la Bible, le Coran ou le Talmud, selon les religions. Donc acte de foi préalable à toute adhésion à la révélation censée contenir la preuve. Tout au cours de l'histoire, le prosélytisme a pris racine ici et là et témoigne de la propension des humains à vouloir imposer leur *credo*, à asseoir leur pouvoir : « Le Bien ne se satisfait pas d'éclairer, il s'adonne aux coercitions à sa portée », d'observer l'essayiste. Et, quand pouvoirs politique et religieux s'unissent, c'est l'histoire elle-même qui se met au service de la foi : « Pour mieux séduire, rumeurs, approximations, légendes se maquillent en faits ». C'est ce que s'emploie à montrer Laurent Laplante dans les deux premières parties intitulées « De l'insécurité à la conquête » et « L'Histoire à la rescousse de la foi », en émaillant d'exemples son propos, avec doigté et sur un ton qui

appuie l'incitation au pluralisme qui traverse l'essai.

Les deux autres parties, « Pluralisme et éducation » et « Naître à soi et aux autres », s'avèrent un véritable plaidoyer pour les valeurs qui devraient présider aux choix en éducation, « pour qu'elle dote les jeunes d'un esprit critique, d'une autonomie lucide, d'un réel respect de l'Autre ». Des pages-clés où l'homme de jugement amorce un « débroussaillage du vocabulaire » à la source de bien des malentendus, en faisant appel à d'autres auteurs qui ont eux aussi réfléchi aux questions liées à l'éducation.

Un essai des plus pertinents, alors que sévit la controverse au sujet du programme *Éthique et culture religieuse* qui arrivait dans nos écoles à l'automne 2008. Mais attention, Laplante ne se fait ni le chantre ni le détracteur du programme ; sa réflexion se déploie sous l'angle de la finalité et se situe au-dessus de la mêlée, avec intelligence, doigté et humour.

Pierrette Boivin

Laurent Laplante
DIEU ET SES FILS UNIQUES
ESSAI SUR LE PLURALISME EN ÉDUCATION
 MultiMondes, Québec, 2007, 146 p. ; 24,95 \$

du bien-fondé de sa thèse en présentant de façon succincte une série d'arguments approximatifs, les emboîtant tant bien que mal les uns dans les autres. Malheureusement, le peu de profondeur dont il fait preuve dans sa réflexion suggère une connaissance insuffisante, voire boiteuse des sujets abordés. Au final, sa pensée s'étiole au point de ne ressembler qu'à un amalgame d'idées sans fondement véritable. Un livre qui permet surtout de comprendre qu'un pont ne peut être construit sans une très grande connaissance de la géographie dans laquelle il s'inscrit.

Manouane Beauchamp

Minou Petrowski
PRENDS-MOI
DANS TES BRAS
 VLB, Montréal, 2008,
 331 p. ; 24,95 \$

Émigrée au Québec en 1957, la Française Minou Petrowski nous dévoile dans son autobiographie son côté femme forte – bien connu du grand public – et son côté midinette, inattendu chez cette féroce et amusante journaliste-critique et intervieweuse.

« Je suis toujours la petite fille qui n'en finit pas d'avoir peur », avoue-t-elle dans ses mémoires de femme âgée, née à Nice en 1931.

Si elle conserve le nom à consonance russe de son mari – dont elle a divorcé en 1972 –, c'est que le sien a été inventé de toutes pièces : Minou Visda. « Je n'ai pas de nom avant l'âge de quatre ans », explique-t-elle. Et comment ses proches l'appelaient ?

L'écrivaine ne connaît toujours pas ses propres origines. Est-elle vraiment née Futternik, d'un père né dans un *shetl* en Ukraine, et d'une mère biélorusse, peut-être juive, née Kozłowska ? Minou Petrowski poursuit inlassablement sa quête et obtient parfois des réponses troublantes.

La vie ajoute aux douleurs de l'enfant abandonnée : « [...]



Journal fictif, essai littéraire, chroniques

bâtarde [...] sale Juive », la mort précoce du père adoptif bien-aimé et l'étrange relation entretenue avec une froide figure maternelle, qu'elle nomme « Madame Vautier ». On a connu plus chaleureux comme attachement filial. Est-ce par besoin de tendresse que Minou Petrowski se cache d'elle-même, dans un étrange renoncement à son individualité ? « Dans les bras des hommes, j'ai cherché à exister, dans le regard des gens, j'ai voulu devenir l'autre. »

Ni la vie ni l'écriture de cette touche-à-tout ne sont faciles à suivre, faites de méli-mélos, de trous à combler ou encore de pénibles répétitions. Heureusement, l'auteure propose une histoire touchante, d'une folle existence bien remplie, de rencontres émouvantes avec des vedettes célèbres, dont quelques-unes lui demeurent fidèles.

Éternelle pigiste désargentée, Minou Petrowski gagne sa vie aujourd'hui en faisant de la figuration à la télévision, en espérant, dit-elle, que « cette escapade dans la fiction me sauve de mon angoisse quotidienne ».

Michèle Bernard

Thierry Leguay
CASSE-TOI PAUV' CON
LE VRAI-FAUX JOURNAL
DE NICOLAS
Alphée – Jean-Paul Bertrand,
Monaco, 2008, 149 p. ; 19,95 \$

La maison d'édition Alphée – Jean-Paul Bertrand (auparavant Alphée), créée en 1972, tient son nom du dieu-fleuve qui, dans la mythologie gréco-romaine, a été détourné par Hercule pour nettoyer les écuries du roi Augias. L'éditeur se donne pour mission générale de publier des ouvrages favorisant l'élévation sur le plan spirituel. Ce faisant, il se propose d'apporter des réponses aux grandes interrogations de notre temps.

Casse-toi pauvre con, Le vrai-faux journal de Nicolas est sans doute quelque peu en marge de la philosophie dont se réclament les éditions Alphée – Jean-Paul Bertrand. L'auteur, Thierry Leguay, est professeur de lettres dans un lycée du Mans. En s'inspirant des nouvelles et des reportages parus dans les médias, il a conçu un journal fictif qu'aurait pu tenir Nicolas Sarkozy au cours des mois de janvier et de février 2008. Dans une forme se



voulant empreinte d'humour, il a imaginé des réflexions qu'aurait pu se faire le président à propos de ses proches, des membres de son gouvernement, de politiciens ou d'autres personnalités connues. Bien sûr, la première dame de France, Carla Bruni, tient une place importante dans les pensées intimes qui sont prêtées à son mari. Certains incidents très médiatisés sont aussi soulignés à gros traits, notamment celui survenu au Salon de l'agriculture, le 23 février, alors que le président, à l'adresse d'un homme qui l'avait insulté, a rétorqué : « Casse-toi alors, pauvre con ! »

L'ouvrage est illustré de dessins de Deligne représentant le président Sarkozy en Napoléon.

Parmi les pensées qui lui sont attribuées, il y a : « Je ne me lasse pas de regarder le dernier numéro de *Paris Match*, paru hier. Ah ! la couverture avec Carla ! [...] Mes doigts sur sa taille ! Et son ventre aperçu entre son pull noir et son jean... Le désir, l'amour, la passion ! » Et, un peu plus loin : « Elle ne s'est pas fichue de moi, pour Noël, ma Carla ! Une Patek Philippe ! Le must de la montre ! » Voilà qui donne un aperçu des thèmes abordés.

Gaétan Bélanger

Paul Veyne
FOUCAULT
SA PENSÉE, SA PERSONNE
Albin Michel, Paris, 2008,
214 p. ; 24,95 \$

« Je rêve aujourd'hui à de jeunes historiens qui rêvent [d'écrire l'histoire] comme Foucault », confie Paul Veyne. Écrire de la sorte, n'est-ce pas d'emblée viser à dégager la *differentia ultima* d'une formation historique dont la société, qui n'est pas ultime, justement, se trouve constituée par des discours et des dispositifs qui lui octroient ses modes de fonctionnement ? Avec une acuité remarquable et une causticité salvatrice sans être amère, Veyne met en lumière le fonctionnement de la pensée et de la méthode foucauldienne, profondément



FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE
DU LOISIR LITTÉRAIRE

www.litteraire.ca
info@litteraire.ca
1 (866) 533-3755
(514) 252-3033



Vous aimez les mots ?

Programmation «Hiver-printemps 2009» d'activités littéraires

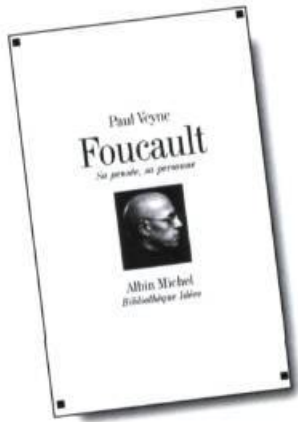
Laval, Longueuil, Montréal, Québec, St-Jean-sur-Richelieu, Repentigny

19^e Concours du loisir littéraire

200 à 500 mots, prose ou poésie, sur le thème « Double vie »
être - ou devenir - membre de la FQLL, date limite : 1^{er} mai 2009



Tous les détails sur notre site Internet



herméneutique, empiriste et positiviste.

Le grand principe, non seulement de Foucault, mais du foucauldisme, radicalement : « [...] le devenir de l'humanité est sans fondement, sans vocation ni dialectique qui l'ordonneraient ; à chaque époque ce n'est qu'un chaos de singularités arbitraires, issues de la concaténation chaotique précédente ». Exit les sublimes logiques concaténatoires et transcendantales, mais pas l'histoire car une étude rigoureuse des faits et gestes des humains montre qu'on ne peut pas « penser n'importe quoi à tout moment, on ne peut pas dire n'importe quoi à n'importe quelle époque » ! Nous sommes donc tenus, que nous le voulions ou non, tenus à des *a priori* historiques, lesquels s'avèrent inconscients ou implicites et révélés par les discours qui les confirment et leur sont immanents. Héritier lointain de Sextus Empiricus, Foucault prend ici la part du lion : ce samouraï ne fut ni antihumaniste, ni relativiste, ni structuraliste ou nihiliste, mais bien sceptique quant aux idées générales, aux universaux, jamais *quant aux faits*. Les trois pans de sa recherche, le savoir vrai, le pouvoir et la subjectivation, se déploient en effet dans l'horizon de la constitution d'une archéologie (comprendre comment ceci fut pensé à telle époque) et d'une généalogie (décrire les pratiques sociales et

Littérature acadienne

D'octobre 1994 à octobre 2007, David Lonergan a rédigé 804 chroniques littéraires, publiées pour la plupart dans *L'Acadie Nouvelle*, l'unique quotidien francophone du Nouveau-Brunswick. Dans une anthologie qui emprunte son titre à la rubrique du journal où ils sont principalement parus, il regroupe aujourd'hui quelque 120 de ces textes, choisis parmi « ceux qui [lui] apparaissaient comme ayant une pertinence tant par leur forme que par leur sujet ». S'ébauche ainsi un « portrait intuitif, parcellaire, fragmentaire » des œuvres d'une soixantaine d'auteurs, que l'éditeur présente avec raison comme une « vivante initiation à la littérature acadienne contemporaine ». Les Antonine Maillet, Herménégilde Chiasson, Serge Patrice Thibodeau, France Daigle et autres Dyane Léger y côtoient des écrivains moins connus comme Georges Bourgeois, Christian Brun, Brigitte Harrison, Simone Rainville et Cindy Morais.

De façon générale on trouve dans les commentaires de David Lonergan une présentation de l'auteur, un compte rendu et une mise en contexte de l'œuvre, un parallèle avec les écrits précédents, le cas échéant, le tout volontiers accompagné de citations. « Détest[ant] les critiques littéraires qui ne font que [des] résum[és] », l'anthologiste inclut dans ses propos des remarques formelles touchant le rythme des poèmes, les types de narrateurs des romans, la chute des nouvelles, les niveaux de lecture ou encore la langue utilisée par les auteurs, qui varie du français standard au « chiac », en passant par le français populaire, le « vieil acadien » et l'anglais. Sont ainsi notées

la musicalité de la poésie de Fredric Gary Comeau, la fluidité du style d'Éric Cormier, la sobriété de la plume de Françoise Enguehard..., autant que les anachronismes de l'un, « l'utilisation des temps [...] parfois cahotique (sic) » d'un autre, les erreurs narratives et les « trop nombreuses fautes d'orthographe » d'un troisième...

Connaissant la différence entre les critiques universitaire et journalistique, David Lonergan pratique la seconde sur le ton accessible de qui veut toucher le plus vaste public et utilise à l'occasion des formules de la conversation familière : « ce coup-ci », « rendu en 1987 », « eh non, je ne vous les raconterai pas »... Les chroniques du Québécois d'origine et Acadien d'adoption renseignent également le lecteur sur les maisons d'édition, les troupes de théâtre et les revues et journaux d'Acadie. *Tintamarre* ne serait-il pas l'embryon de l'*Histoire de la littérature acadienne* sur laquelle, au dire d'Herménégilde Chiasson, l'un des deux préfaciers, le critique « travaille depuis un certain temps » ?

Jean-Guy Hudon

David Lonergan
TINTAMARRE
CHRONIQUES DE LITTÉRATURE
DANS L'ACADIE D'AUJOURD'HUI
Prise de parole, Sudbury, 2008, 365 p. ; 29,95 \$

autres qui ont eu pour corollaire comment l'être était pensé). Dans ces conditions, exit ! la dialectique hégélienne, le retour freudien du refoulé et l'amour inconditionnel de l'Origine. Ça vaut la peine qu'on s'y arrête !

Le livre inspiré de Veyne, qui s'appuie beaucoup sur les *Dits et écrits*, malheureusement trop peu fréquentés, doit être lu avec minutie tant y sont bousculées les idées reçues sur Foucault. D'ailleurs, outre toutes les belles avancées concernant la pensée

foucauldienne, le vibrant chapitre VI sur Heidegger mérite à lui seul le détour, comme le chapitre V, qui pourrait être lu comme une radicale critique épistémologique de l'édifice construit par Freud dans *L'homme Moïse et le monothéisme*. Sans oublier le nuancé chapitre final, portant cette fois sur l'homme, avec toute la délicatesse qui l'imprime. De quoi revoir les « jeux de vérité » que nous croyons si assurés.

Michel Peterson

Michel Henry
LE SOCIALISME
SELON MARX
Sulliver, Paris, 2008,
101 p. ; 13 euros

Michel Henry, considéré comme l'un des penseurs français les plus importants de la seconde moitié du siècle dernier, nous présente Marx comme « l'un des plus grands penseurs de tous les temps ». Les trois textes de l'essai *Le socialisme selon*

socialisme, langue, monographie, identité

Marx constituent, en fait, une introduction à la lecture de Marx qui, malgré l'énorme influence qu'il a eue sur le cours du monde, serait grandement méconnu. On nous invite ainsi à distinguer la pensée vivace, vivante incluse dans la philosophie « marxienne » des idéologies et régimes « marxistes » sclérosés. Que l'on pense au marxisme-léninisme ou au marxisme soviétique qui ne plaçaient point l'« individu vivant » au centre de leurs préoccupations. De cette manière, Michel Henry a pu s'attirer les foudres des penseurs « marxistes » redevables au socialisme dit « scientifique ». Ce qui a, d'ailleurs, été le cas de bien des marxistes du vingtième siècle : on pensera à Henri Lefebvre et à Guy Debord.

Pour Michel Henry, le fondement de la philosophie de Marx réside dans la force de la « subjectivité concrète » appartenant à l'« individu vivant » plutôt qu'au collectif – pour lequel le social domine la conscience individuelle – ou à l'universel de type hégélien : l'individu apparaît, au contraire, très ancré au cœur du réel, des pratiques sociales effectives. Ce qui déjà est à l'opposé des dogmes marxistes gommant l'individu au profit des « grands

ensembles » aussi bien théoriques – on pensera à Louis Althusser – que sociaux ou historiques. On évoquera, également, les idéologies et politiques marxistes qui écrasaient la personne à l'époque du communisme. C'est dire que la pensée de Marx serait carrément à écarter de l'horizon marxiste !

Michel Henry puise beaucoup de ses arguments dans une œuvre de jeunesse et de transition dans l'évolution de la pensée de Marx : *L'idéologie allemande* (1846). Celle-ci contiendrait les moments effervescents du « vrai » Marx. On notera que la plupart des œuvres dites de jeunesse de ce dernier – à contenu philosophique, humaniste – étaient pratiquement inconnues des Lénine, Staline, Mao et autres... Et l'auteur insiste beaucoup sur l'idée que Marx aurait toujours eu à l'esprit, même dans *Le capital* (1867), que ce sont les individus « souffrants », « vivants » qui forgent la société, l'histoire. La « subjectivité organique » fonde ainsi la praxis du vivant. De cette manière, les dogmes marxistes sont vraiment bousculés. « Ce qui est vivant aujourd'hui de la philosophie de Marx : cette philosophie même, pour peu qu'on la dissocie des idéologies et des régimes où elle s'est perdue.

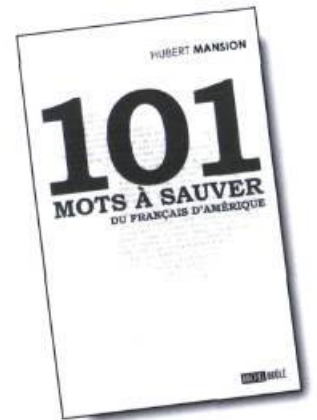


Ce qui est mort, ce qui est de la mort : ces idéologies et ces régimes, ce qu'on appelle partout dans le monde le 'marxisme'.

Gilles Côté

Hubert Mansion
101 MOTS À SAUVER DU FRANÇAIS D'AMÉRIQUE
Michel Brûlé, Montréal, 2008,
192 p. ; 16,95 \$

Le Belge d'origine Hubert Mansion est un touche-à-tout. Il est entre autres l'auteur du *Guide de survie des Européens à Montréal*, un guide touristique humoristique, et de *Tout le monde vous dira non*, un essai sur l'industrie du spectacle. Avec ce nouvel ouvrage, il explore le terrain de la philologie et de la linguistique. Sur un ton léger, l'essayiste prend le parti de la langue française parlée en



Amérique du Nord, c'est-à-dire de ses actualisations québécoises, acadiennes et louisianaises. Pour Mansion, ce français hors Hexagone est riche pour deux raisons : « [...] d'abord parce qu'il a gardé quantité de mots qui ont disparu des dictionnaires [...], ensuite parce qu'il n'a aucun complexe. Il crée des mots sans l'autorisation d'une quelconque académie, et sans se demander si c'est du français ou non ». En quelque sorte, c'est ce double constat qui justifie le bien-fondé de ce « sauvetage linguistique ». On trouve ainsi dans ce livre bâti comme un dictionnaire des entrées pour des termes plus connus au Québec, comme « frencher », « enfriouaper » ou « cheap », mais également pour des mots moins usités tels « interboliser » ou « bizaine ». De multiples exemples, aussi éclectiques que variés, sont mis à profit.

Une collection
riche en histoire



304 PAGES + 11,95 \$



336 PAGES + 12,95 \$



176 PAGES + 9,95 \$



... et toutes
ses lettres !

Ceux-ci sont puisés à même des textes de Racine, de La Fontaine, de Richard Desjardins, de Zachary Richard et de Plume Latraverse, pour ne nommer que ceux-là. Publié aux éditions Michel Brûlé, *101 mots à sauver du français d'Amérique* est avant tout un ouvrage grand public. Bien que son propos soit le résultat d'une recherche bien documentée, il ne s'agit pas d'une étude savante. Mansion retrace l'origine d'une centaine de termes et nous raconte leur histoire. Il défend cette langue qui, au cours des siècles, s'est transformée, s'est parée de nouvelles sonorités, une langue parfaitement légitime qui a su s'adapter en créant de nouveaux sens, ou, au contraire, qui a choisi de préserver la signification de mots très anciens. Dans cet essai ludique qui se lit comme un roman, l'auteur articule son savoir avec acuité, verve et enthousiasme.

Louis-Martin Savard

Ginette Pelland
FÉLIX LECLERC,
ÉCRIVAIN DU PAYS
REGARD ACTUEL SUR L'ŒUVRE
Michel Brûlé, Montréal, 2008,
354 p. ; 24,95 \$

Depuis une première monographie illustrée lui ayant été consacrée en France dans la très belle collection « Poètes d'aujourd'hui » chez Seghers en 1964 (sous la plume de Luc Bérumont), on trouve une dizaine d'ouvrages consacrés à Félix Leclerc (1914-1988).

L'essai de Ginette Pelland part d'une synthèse de diverses sources et de commentaires afin d'analyser successivement les écrits autobiographiques, puis les œuvres théâtrales, romanesques, poétiques de notre célèbre poète, en plus de présenter ses essais et plusieurs des chansons. Les passages les plus intéressants racontent la genèse de « Notre sentier », composée en 1934, et

Le désarroi du mâle québécois

Onze chercheurs du milieu universitaire regroupent leurs voix dans cet essai troublant et richement documenté pour mettre en garde contre la montée du masculinisme.

Loin d'être un mouvement d'évolution sociale portant un message de justice et d'égalité, le masculinisme est plutôt un *contre-mouvement* aux visées régressives : toute émancipation, telle celle conquise par les femmes en Occident, entraîne une réponse contre-révolutionnaire de la part des anciens *maîtres* qui se mobilisent pour récupérer leurs prérogatives perdues.

De l'instrumentalisation des enfants par des conjoints violents qui veulent conserver leur emprise sur l'épouse en cas de divorce jusqu'aux poursuites quérulentes contre des politiciennes et des chercheuses féministes, les masculinistes ne manquent pas de tactiques pour faire taire les propos qui ne cadrent pas avec leur vision des faits.

Pourtant, l'essence du discours masculiniste s'avère mince, ne consistant souvent qu'à opposer moqueries et agressions verbales (il suffit de songer aux étiquettes « mal baisées » et « lesbiennes frustrées » accolées aux femmes idéo-progressistes) aux porte-parole des chaires féministes. La violence contre les idées, en somme.

Un sous-groupe masculiniste plus instruit composé de chercheurs, de journalistes et de thérapeutes propose des théories où la symétrie (de la violence et du sexisme, entre autres) chez les deux sexes cohabite avec des statistiques détournées. Par exemple, ce groupe dénonce souvent le désarroi dans lequel est plongé le mâle québécois en perte d'identité devant des femmes castrantes ; ce désarroi serait à l'origine du haut taux de suicide chez les hommes. Or, ces chercheurs omettent de révéler que le groupe d'hommes où le taux de suicide est nettement supérieur à la moyenne et fait gonfler les chiffres, c'est celui des jeunes homosexuels, une *caste* largement méprisée par les masculinistes purs et durs...

Bref, ce livre remet les pendules à l'heure en cette ère de triste retour en arrière.

Suzanne Desjardins

Sous la dir. de Mélissa Blais et Francis Dupuis-Déri
LE MOUVEMENT MASCULINISTE AU QUÉBEC
L'ANTIFÉMINISME DÉMASQUÉ
Remue-ménage, Montréal, 2008, 257 p. ; 24,95 \$



de plusieurs autres chansons – les « classiques », comme « Le Petit Bonheur », mais aussi les chansons moins connues.

Félix Leclerc, écrivain du pays n'est pas tout à fait une biographie, ni une étude systématique sur le nationalisme québécois ; les œuvres sont mises en perspective selon leur contenu, les valeurs qu'elles prônent et la critique qu'elles susciterent lors de leur parution. Les débuts de l'écrivain Félix Leclerc furent très difficiles : la critique du grand Marius Barbeau – partisan acharné du bon *perlé* français – écorcha son tout premier livre paru en 1947. Comme on le sait, les grandes reconnaissances et la consécration sont d'abord

venues d'Europe. L'animateur québécois Jacques Normand a d'ailleurs joué un rôle de catalyseur autour de 1950.

Ce très beau portrait littéraire mérite d'être lu, même si l'éditeur Michel Brûlé n'a pas su repérer certaines répétitions dans le texte. Ainsi, l'épisode du retour du jeune Félix Leclerc à la ferme de ses parents, déjà présent dans le livre *Moi, mes souliers*, est ici relaté deux fois, au début et à la fin du livre. « Heureusement que tu as de l'argent », lui dit son pauvre père en l'apercevant en pleine nuit, près du seuil de la maison familiale, après une longue absence. Mais le fils prodigue était alors sans le sou et trop honteux pour l'avouer.

Pourquoi lira-t-on ce livre de Ginette Pelland au lieu des savoureux ouvrages autobiographiques de Félix Leclerc ? Probablement parce que contrairement à *Pieds nus dans l'aube* et *Moi, mes souliers*, le livre *Félix Leclerc, écrivain du pays* rassemble des commentaires sur les œuvres ainsi que plusieurs analyses subséquentes qui ajouteront à notre compréhension du contexte dans lequel évolua le poète. La fantaisie inimitable et la touche personnelle que Félix Leclerc savait transmettre dans ses premiers livres sont ici compensées par un point de vue externe et un jugement général sur une œuvre immensément riche.

Yves Laberge

récit historique, biographie

Jean-Louis Morgan et Linda Sinclair
NE TIREZ PAS !
L'Archipel, Paris, 2008,
355 p. ; 29,95 \$

On nous promettait une histoire de sentiments, mais c'est plutôt d'un hommage posthume qu'il est question ici, la médaille de bravoure qui ne fut jamais donnée. Je ne sais si l'acte de Stanislas Déry est aussi héroïque qu'on l'affirme, mais il est certainement exemplaire : le 27 décembre 1944, le capitaine en second de la corvette canadienne le *St. Thomas* ordonne de repêcher les survivants d'un sous-marin qu'il vient de grenader. N'écouterant que sa conscience, Déry donne vêtements et nourriture aux sous-marinières, commande à son équipage de les traiter comme des égaux, et va même jusqu'à partager sa cabine avec son homologue, l'Oberleutnant zur See Peter Heisig. Déry sera gentiment réprimandé par ses supérieurs pour avoir fraternisé avec l'ennemi. Ces naufragés, soit dit en passant, ne recevront pas le même traitement par les Britanniques une fois arrivés en Angleterre, ceux-ci ayant été directement touchés par les bombardements allemands, explique-t-on. Ainsi, en quelques jours, en quelques pages, une amitié éternelle s'est nouée entre Stanislas et Peter. Si rapidement ! Amitié il y eut, certes, des photos le démontrent, mais comment s'est-elle épanouie ? Comment deux ennemis en sont-ils arrivés à fraterniser ? C'est ce qu'on aurait aimé savoir. Les auteurs, au profit de l'objectivité, ont presque complètement évacué l'aspect psychologique. On glane ici et là des apparences de peurs, des

apparences de lassitude dans les lettres de Déry, par exemple, mais tout est recouvert du vernis de la rectitude politique. Linda Sinclair, historienne et ancien membre de la Réserve canadienne, et le journaliste et écrivain Jean-Louis Morgan ne lésinent toutefois pas sur les renseignements de type historique pour nous montrer ce que cette amitié avait d'insusité. Ceux-ci, très à propos et fort nuancés, forment les trois quarts du livre. On apprend que certains Allemands envoyaient des messages de détresse après avoir coulé des navires afin qu'on les retrouve, alors que des Alliés ont fusillé des survivants ennemis dans leurs canots ; les vainqueurs « fautifs » ne seront jamais traduits en justice. Les superlatifs ne manquent pas pour qualifier des héros tels que Déry, mais on n'oublie pas de remettre certaines pendules à l'heure, de celles qui ne donnaient plus l'heure juste depuis plus de soixante ans.

Judy Quinn

Godfrey Hodgson
DE L'INÉGALITÉ EN AMÉRIQUE
LA VAGUE CONSERVATRICE DE REAGAN À BUSH
Trad. de l'anglais par Patrick Hersant
Gallimard, Paris, 2008,
485 p. ; 49,50 \$

Godfrey Hodgson est un écrivain et historien britannique et il a été journaliste à Washington pendant plusieurs années. Il connaît donc bien les États-Unis que, à l'exemple de nombre de citoyens de ce pays, il appelle « Amérique ». Visiblement, il admire et respecte son pays, ce qui ne l'empêche pas d'en tracer



un portrait sans complaisance.

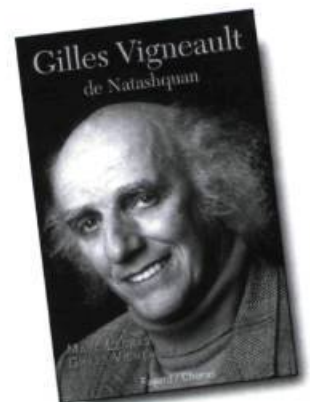
Depuis l'élection de Ronald Reagan, l'Amérique a été gouvernée, pour la majorité des mandats, par des républicains, dont le parti, par définition, est conservateur. Hodgson déplore que même le Parti démocrate ait glissé vers la droite, lors des deux mandats du président Clinton. L'auteur croit que cette vague conservatrice qui a déferlé sur le pays est due en partie à un effet de ressac à la suite du mouvement pour les droits civils soutenu par les présidents Kennedy et Johnson dans les années 1960 et 1970. Certains ont jugé excessive cette ouverture en faveur des Noirs, des femmes et d'autres groupes et se sont sentis menacés par elle. Hodgson se demande d'ailleurs jusqu'à quel point cette ouverture a pu découler de la concurrence livrée au bloc communiste. Cette motivation s'étant estompée, avant de disparaître, l'auteur constate aujourd'hui une stagnation, sinon une certaine régression au chapitre de l'égalité des chances.

Quoi qu'il en soit, il existe aux États-Unis un clivage économique de plus en plus marqué. Quand la croissance est revenue, après plusieurs années de stagnation économique, les gains ont été très inégalement répartis. Cette inégalité a été encore

aggravée par les réductions d'impôts accordées surtout aux foyers les plus riches, en 2001, par l'administration Bush. La diminution des revenus de l'État s'est accompagnée d'une baisse des dépenses pour l'éducation supérieure et la santé, ce qui a forcément eu pour effet d'en réduire l'accès aux moins bien nantis.

Ces exemples, et bien d'autres, font dire à Godfrey Hodgson que la société américaine est de plus en plus inégalitaire. Mais il croit que la tendance peut bientôt s'inverser, notamment avec la prise de pouvoir du Parti démocrate en 2008. Avec Barack Obama à sa tête, des changements très importants pourraient être au rendez-vous...

Gaétan Bélanger



Marc Legras
GILLES VIGNEAULT DE NATASHQUAN
Fayard/Chorus, Paris, 2008,
253 p. ; 32,95 \$

Nous avons déjà louangé un livre d'entretiens consacré à Gilles Vigneault (*Comme un arbre en voyage*, 2000) ainsi que son recueil de l'intégrale de ses paroles de chansons (*Les gens de mon pays*, 2006). Ici, le journaliste français Marc Legras consacre au grand poète de la chanson québécoise une biographie intelligente – sans être exhaustive – destinée d'abord à un lectorat européen qui ne connaîtrait pas la Côte-Nord, le

Alimentation, histoire, éducation, essai littéraire

sirop d'érable, les événements d'octobre 1970. Du début de l'âge adulte jusqu'à aujourd'hui, on découvre tous les métiers de Gilles Vigneault : d'abord enseignant, puis scénariste à la télévision de Radio-Canada, enfin compositeur et chanteur, mais aussi acteur au cinéma et éditeur.

On apprend beaucoup en lisant ce livre : sur ses études à Rimouski, ses années passées à Québec, les circonstances entourant la création de ses premières chansons, la naissance de ses sept enfants. Un de ses poèmes de jeunesse, « L'Arbre », écrit durant l'adolescence, enchante son professeur de lettres du Séminaire de Rimouski, qui le fera analyser par toute la classe du jeune Vigneault, déjà considéré comme un écrivain de très haut calibre : « Je suis comme un arbre en voyage / Je m'en vais racines en l'air / Mais de voir le monde à l'envers / Me coûte fleur, fruit et feuillage ».

Dans chaque chapitre, de larges extraits de ses livres sont reproduits, dont une belle évocation de Natashquan, son village natal, tirée du livre *Les chemins de pieds*, publié en 2004. On nous rappelle les liens multiples de Gilles Vigneault avec la France : on savait que la chanteuse Catherine Sauvage (1929-1998) avait enregistré tout un 33 tours de chansons de Gilles Vigneault en 1966, mais peu se souviendront qu'en 1961, Gilbert Bécaud avait lui aussi mis en musique et enregistré une chanson intitulée « Natashquan », tirée d'un poème de Vigneault.

Le point de vue européen de l'auteur permet des comparaisons intéressantes qui incluent d'autres chanteurs d'ici. Ainsi, fort à propos, Marc Legras évoquera la chanson de Raymond Lévesque, « Quant les hommes

vivront d'amour », sortie de l'oubli en 1974 lors du célèbre concert que donnèrent Vigneault, Félix Leclerc et Robert Charlebois à Québec ; par la suite, le biographe comparera cette chanson immortelle avec « Le Déserteur » de Boris Vian et le classique « Le temps des cerises ». Biographie réussie et vivante, *Gilles Vigneault de Natashquan* contient en outre une discographie sur disque compact (avec des références européennes, et non québécoises).

Yves Laberge

Évelyne Bloch-Dano
LA FABULEUSE HISTOIRE DES LÉGUMES
Grasset, Paris, 2008,
182 p. ; 34,95 \$

C'est à la visite d'un potager unique que nous convie la biographe et journaliste Évelyne Bloch-Dano dans son livre *La fabuleuse histoire des légumes*. L'exiguïté de ce jardin – finalement on n'y connaîtra qu'une dizaine de légumes – est largement compensée par l'érudition dont elle fait preuve pour en parler. À partir d'exemples puisés dans la peinture d'Arcimboldo ou de Chardin, dans les écrits de Joseph Delteil, de Jean Anthelme Brillat-Savarin ou de Marcel Proust, en s'arrêtant souvent pour nous entretenir de l'évolution du vocabulaire du potager, Évelyne Bloch-Dano nous ouvre en quelque sorte les portes de l'histoire en entrouvrant celles du jardin.

« Les végétaux sont à l'aube de l'humanité, ils constituent le degré élémentaire de l'organisation sociale, le passage du cru au cuit, de la nature à la culture, du stade de la cueillette à celui de l'agriculture : les humains



ont apprivoisé les légumes comme ils ont domestiqué les animaux. » C'est sur ce constat qui dit assez l'étendue du sujet que débute la visite « jardinière » que propose la biographe d'Émile Zola et de Flora Tristan. Après avoir rapidement abordé la question de l'évolution du goût et des manières de table, l'auteure en vient à l'essentiel de son propos qui est de nous conter, par petites touches, les petite et grande histoires de quelques végétaux.

Entre autres révélations, elle nous apprend que c'est à Samuel de Champlain – et, par ricochet, au Québec – que l'Europe doit de s'être régalée de topinambours aux XVII^e et XVIII^e siècles avant que la pomme de terre le fasse tomber en disgrâce. Ou qu'une star des légumes comme la tomate est issue d'une famille pas très recommandable, les

solanacées, dont font également partie la belladone, le datura et la jusquiame. On sera peut-être également surpris d'apprendre qu'au Moyen Âge, l'importance de la couleur des aliments l'emportait sur leur goût, accréditant avant l'heure l'idée que le plaisir de la table commence par l'excitation des yeux. Et, surprise, la citrouille illuminée à l'Halloween servait à chasser les mauvais esprits qui accompagnaient les morts venus se réchauffer auprès des vivants le soir de la Toussaint !

La fabuleuse histoire des légumes est un délicieux hors-d'œuvre. Mais, il ne rassasie pas. On en redemanderait encore et encore. Heureusement, l'auteure propose, en fin d'ouvrage, une copieuse bibliographie qui permettra de satisfaire la curiosité gourmande de ceux qui, comme nous, sont restés sur leur faim.

Yvon Poulin

Jacques Portes
L'IMPOSSIBLE RETOUR DE LA FRANCE DE « LA CAPRICIEUSE » À DE GAULLE
VLB, Montréal, 2008,
109 p. ; 14,95 \$

En 1855, lorsque le commandant Paul-Henri Belvèze, commandant de division navale de Terre-Neuve, appareille la corvette *La Capricieuse* en direction de la ville de Québec, sa mission est d'ordre commercial, avec trois objectifs bien précis : établir un consulat à Montréal, alléger des droits de douane sur certaines exportations françaises et obtenir l'entrée en franchise au Canada des morues françaises. Deux ans auparavant, lorsqu'il avait soumis ce projet à ses supérieurs, la France, sous la gouverne de Napoléon III, effectuait un rapprochement avec la Grande-Bretagne, jusqu'à être

son alliée durant la guerre de Crimée. Quant aux échanges commerciaux, hautement importants pour la France qui considérait les avantages inhérents à une alliance avec le puissant Royaume-Uni, bien que loin d'être idylliques, ils étaient promis à un bel avenir. Le ministre de la Marine, conscient du délicat travail qui doit être entrepris pour renforcer les liens avec Londres, donne le feu vert au commandant Belvèze, en exigeant cependant que le but de la mission reste strictement commercial.

Toutefois, à son arrivée à Québec, à sa grande surprise, le commandant soulève un enthousiasme hors du commun. C'est une véritable onde de joie qu'il provoque partout où il ira : le drapeau tricolore sort des placards et se met à flotter sur tous les édifices et toutes les maisons, les habitants se précipitent sur les marins, et le navire est visité sans discontinuer. Le commandant est invité à nombre de réceptions et de cérémonies officielles. La cérémonie d'inauguration du monument des Braves sur les plaines d'Abraham sera expressément retardée afin que Belvèze puisse y participer.

La venue de cette corvette sera un symbole d'espoir cher aux yeux des habitants de la ville de Québec, à savoir le retour possible de la France qui, pourtant, n'a jamais considéré reprendre possession de ce territoire perdu. En quelques pages, Jacques Portes, professeur d'histoire nord-américaine à l'Université de Paris-VIII, présente une analyse du contexte qui a entouré ces événements historiques, de la visite de *La Capricieuse* à celles du général de Gaulle. Relevant du rapport d'analyse universitaire, ce court essai démontre à quel point « les événements historiques tiennent à peu de choses ».

Manouane Beauchamp

George Steiner et les livres

Au fur et à mesure d'une vie intellectuelle bien remplie, avec tout ce que cela suppose de rencontres et de conversations, de lectures et de réflexions, d'écritures et de conférences, il est normal que les tiroirs du bureau d'un penseur regorgent d'idées et de projets. Mais le temps peut venir à manquer pour mener à terme toutes ces réflexions. C'est peut-être dans cette situation que se retrouve George Steiner, essayiste et philosophe, spécialiste en littérature comparée et en théorie de la traduction et auteur de nombreux ouvrages et conférences. Cet homme érudit, au *curriculum vitae* imposant, voit, du haut de ses 79 ans, que les idées se sont accumulées et que le temps lui glisse entre les doigts.

Il choisit, ici, de livrer sept idées dont il ne pourra sans doute pas compléter le développement et qu'il nous présente en autant de chapitres. Pour chaque idée, Steiner reste fidèle à son habitude : sitôt les prémisses établies, il abreuve le lecteur d'un flot ininterrompu de connaissances et de références. Sauf qu'au fil des pages, les questions s'accumulent et restent sans réponses. À la fin de chaque chapitre, la dernière phrase est consacrée à l'explication de l'inachèvement de sa réflexion.

De toutes ces idées, la plus étonnante est sans aucun doute son ébauche sur le langage et la sexualité. Profond et sensuel – ce qui surprend agréablement –, il démontre les vertus et

les subtilités de la langue lorsque employée durant l'acte sexuel. Dans un autre chapitre, il poursuit sa réflexion sur l'enseignement et la culture, présentant les prémisses d'une formation holistique formidable qu'il décrira comme « un projet fou ».

Le lecteur habitué sera peut-être de prime abord déçu par cette lecture aux idées débridées, parfois sans grande structure, que l'on pourrait comparer à une promenade en accéléré sur une route cahoteuse. Avec ce livre, Steiner fait le don d'idées pour quiconque aurait la force épistémologique pour reprendre la réflexion et la mener à terme. Car tout est là : la question de départ, le fil conducteur, les sous-questions ainsi que les références pour alimenter la réflexion. En fait, ce livre est un acte de générosité de la part de cet érudit penseur : il fait le cadeau de sept idées, sachant qu'il ne pourra jamais les exploiter lui-même. Une magnifique façon de passer le flambeau.

Manouane Beauchamp

George Steiner

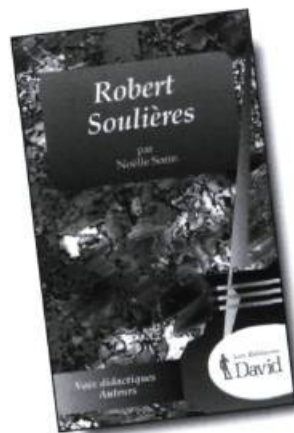
LES LIVRES QUE JE N'AI PAS ÉCRITS

Gallimard, Paris, 2008, 287 p. ; 37,50 \$



Noëlle Sorin
ROBERT SOULIÈRES
David, Ottawa, 2008,
304 p. ; 15,95 \$

S'adressant aux enseignants du secondaire et du collégial, mais surtout à ceux du secondaire, cet ouvrage est écrit par une professeure de didactique du français de l'Université de Québec à Trois-Rivières. Il s'agit du sixième titre à figurer dans la collection « Voix didactique » dirigée par François Lepage. Le contenu de ce « cahier d'accompagnement » se développe autour de deux œuvres du romancier pour la jeunesse



Robert Soulières, soit *Le visiteur du soir* (1980) et *Un cadavre dans la classe* (1997). Noëlle Sorin, à la faveur d'une démarche qui puise à même des notions de poétique et de narra-

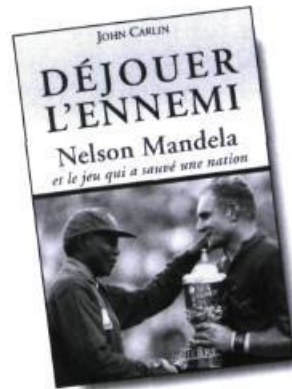
tologie, y étudie les romans de Soulières d'une manière accessible et bienveillante, avec le constant souci de bien se faire comprendre. Sans jamais simplifier à outrance ou galvauder les concepts théoriques qu'elle utilise, évitant de tourner les coins ronds, elle montre un réel talent pour présenter des analyses bien articulées et parfaitement adaptées aux besoins d'un public constamment à l'affût d'outils didactiques plus efficaces. Contrairement à de nombreux livres du même type qui se veulent des supports pédagogiques, cet ouvrage ne se contente pas de mettre l'accent sur les thèmes présents dans

l'histoire des deux romans et sur la signification des actions des personnages. Réellement, celui-ci offre un regard global sur les textes, et son propos est largement documenté. En plus des analyses, l'ouvrage propose une entrevue avec Robert Soulières, un court glossaire, un dossier sur le peintre Jean Paul Lemieux, dont il est question dans *Le visiteur du soir*, et un bref chapitre abordant quelques notions sur le roman policier, genre auquel sont associés les deux romans analysés. Une bibliographie exhaustive de l'auteur jeunesse complète le tout. Sans contredit, pour les enseignants qui désirent ajouter les textes de Soulières à leur programme, ce livre est tout indiqué.

Louis-Martin Savard

John Carlin
DÉJOUER L'ENNEMI
NELSON MANDELA ET LE JEU
QUI A SAUVÉ UNE NATION
aLTERRE, Outremont, 2008,
249 p. ; 22,95 \$

John Carlin est journaliste et a été, de 1989 à 1995, chef de pupitre en Afrique du Sud pour l'*Independent* de Londres. Il travaillait donc dans le pays pendant la période de très grande incertitude qui a mené de l'apartheid à une véritable démocratie. C'est ce qui lui a donné l'idée de cet ouvrage, pour lequel il a interviewé plusieurs acteurs privilégiés des événements, dont Nelson Mandela lui-même. Le résultat est un récit digne des films à la Disney, qu'on pourrait, à première vue,



juger un peu mièvre, s'il n'était pas le reflet de la réalité.

Pourtant, quand on y repense, il est presque incroyable que cette transformation si radicale qu'a vécue l'Afrique du Sud se soit réalisée sans bain de sang et sans guerre civile. En effet, tous les ingrédients étaient là pour que cette véritable révolution

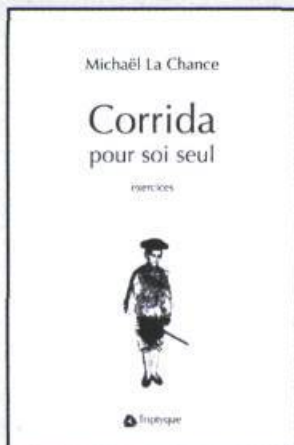
tourne au désastre. D'une part, des organisations de droite composées de Boers armés jusqu'aux dents et craignant de perdre leurs privilèges. D'autre part, la population noire plus importante en nombre et bien déterminée à ne pas revenir en arrière, alors que le processus de démocratisation était amorcé.

Il y a bien eu un certain nombre de meurtres et d'attentats terroristes dont le but évident était de faire échouer le processus de démocratisation mais, contre toute attente, le pire ne s'est pas produit : il n'y a pas eu d'affrontements sanglants opposant les populations des deux races. Et le principal facteur de cette réussite a été Nelson Mandela. C'est lui qui est parvenu à faire comprendre aux Sud-Africains blancs qu'un gouvernement vraiment démocratique ne signifiait pas la catastrophe pour eux. Il a également convaincu la population noire que renoncer à la ven-

Triptyque

NOUVEAUTÉS AUTOMNE 2008

www.triptyque.qc.ca
tél. et téléc. : (514) 597-1666



MICHAËL LA CHANCE
Corrida pour soi seul
exercices, 71 p., 20 \$

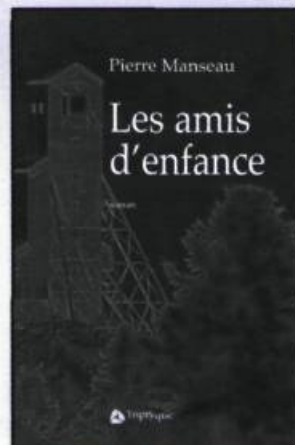
Neuf exercices pour être lus et faits, pour s'inventer des rituels, pour se jouer une existence. L'auteur invite à lire cette *Corrida pour soi seul* comme une suite d'exercices poétiques et spirituels, par lesquels nous relevons différents défis: affronter la mort et l'excès, l'ironie et la naïveté, la solitude et le désert. Dans la *corrida* d'une comparaison devant soi, envisager sa vie sérieusement; être l'animal et aussi l'arène.



JOHANNE ALICE CÔTÉ
Mégot mégot petite mitaine
nouvelles, 131 p., 18 \$

« Il suffit de lire une seule des 10 nouvelles de *Mégot mégot petite mitaine*, pour se rendre compte qu'on a affaire à une auteure au talent exceptionnel. Ses nouvelles sont comme de petites ouvertures dans la glace d'un lac profond. Quand on s'y faufile, qu'on s'y laisse couler, c'est tout un monde qui apparaît. [...] La voix de celle qui les raconte est ferme, assurée, irrésistible. »

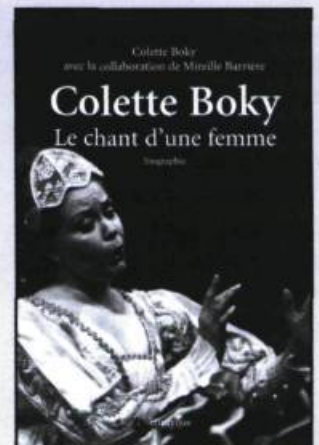
Marie-Claude Fortin, *La Presse*



PIERRE MANSEAU
Les amis d'enfance
roman, 132 p., 18 \$

« Pour son huitième ouvrage, Pierre Manseau troque les bas-fonds montréalais contre ceux d'une mine en région. Prétexte à sonder les sentiments de l'amitié et de l'amour fraternel. »

**** Éric Paquin, *Voix*



COLETTE BOKY ET MIREILLE BARRIÈRE
Colette Boky
Le chant d'une femme
biographie, 354 p., 28 \$

Cette biographie relate une carrière riche, autant à l'opéra qu'au concert et en récital. Colette Boky nous entretient de ses relations avec ses collègues, de sa conception des principaux rôles qu'elle a incarnés, de ses prestations devant maints personnages célèbres. Mais, plus encore, ces pages révèlent une personnalité résolue, foncée, au franc parler, qui ne craint pas de mettre sa réputation au service de causes qui lui tiennent à cœur.

geance était le prix à payer pour obtenir les changements qu'elle réclamait.

Dans cet ouvrage, John Carlin relate, d'une façon captivante, les principales étapes ayant mené à la fin de l'apartheid et à un gouvernement élu par tous, en Afrique du Sud. Il insiste en particulier sur le match de la finale de la Coupe du monde de rugby de 1995, qui s'est tenu au Cap et qui a opposé l'équipe nationale à celle de la Nouvelle-Zélande, considérée comme favorite. Ce match allait réserver des surprises susceptibles de favoriser un rapprochement entre tous les Sud-Africains...

Gaétan Bélanger



Rouè-Doudou Boicel
L'HISTOIRE DU RISING
SUN ET SES LÉGENDES
JAZZ & BLUES

Michel Brûlé, Montréal, 2008,
235 p. ; 29,95 \$

Je vous parle d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître. Pour toute une génération, la salle de spectacles Le Rising Sun de Montréal aura été le temple de la musique afro-américaine, et ce, à partir de 1975. L'auteur de ce livre, mieux connu sous le nom affectif de Doudou Boicel, en a été le propriétaire et le promoteur dévoué. Cette salle de spectacles était située au 286, rue Sainte-Catherine Ouest, au coin de la rue Jeanne-Mance.

L'histoire de ce lieu presque mythique se confond avec le récit autobiographique proposé

Nationalisme au Québec

Ouvrage remarquable. Par sa clarté, la rigueur des termes utilisés, le retour sur l'histoire des idées, le souci pédagogique, le doigté des commentaires sur les lectures parallèles à la sienne. Même ceux qui s'attribuent une vision fouillée de l'histoire québécoise trouveront ici l'occasion de découvertes et, disons-le, motif à humilité. Le clan écossais, à titre d'exemple, reçoit son dû, au chapitre du dynamisme, qui lui vaut le contrôle de Montréal, comme à celui du refus de la démocratie. Papineau, que Reid s'abstient de porter aux nues, devient une hâtive incarnation du patriotisme civique : quiconque est enraciné dans le territoire québécois est traité en concitoyen. Durham, que l'on croit connaître sur la foi d'une unique sentence de son rapport, est relu avec rigueur et pénétration : « Il était impossible, écrit-il, qu'une race qui se sentait supérieure par l'activité et les connaissances politiques, supportât avec patience la domination d'une majorité qu'elle ne pouvait respecter. [...] Je n'entretiens aucun doute sur le caractère national qui doit être donné au Bas-Canada ; ce doit être celui de l'Empire Britannique : celui de la grande race qui doit, à une époque non reculée, prédominer sur tout le continent de l'Amérique Septentrionale » (l'italique est de Reid). Et Durham se croira généreux en octroyant quelques bons mots à la race inférieure : « On peut dire que si les Français ne sont pas une race aussi civilisée, aussi énergique, aussi spéculatrice (money making) que celle qui les environne, ils sont un peuple aimable, vertueux et content ». Reid, fort de cette ample perception du célèbre

rapport, fait de Durham un des premiers théoriciens de l'impérialisme britannique. « Durham, en même temps qu'il jette les bases de l'impérialisme britannique, se trouve à officialiser le nationalisme utilisé d'abord par les fonctionnaires de l'administration coloniale servant la nation britannique, puis par la suite par les gens d'affaires de l'élite marchande montréalaise. » Du coup, le *Rapport Durham* change non de sens, mais de portée : l'Empire méprise les Canadiens, mais aussi toutes les races qui ne parlent pas anglais. Or, c'est à ce regard que le nationalisme québécois recourra pour se percevoir. Perçu par l'autre comme une race inférieure, il essaiera de se comporter en race, puis en race capable de fierté. Vision éclairante que celle-ci.

Atout supplémentaire, Reid résume et évalue en belle sérénité les vues des principaux analystes de la situation québécoise : Fernand Dumont, Gérard Bouchard, Michel Seymour, Jocelyn Létourneau, Charles Taylor, Gilles Bourque... La conclusion, comme il convient à une démarche pédagogique, maximise en quelques pages les chances de rétention. Magnifique.

Laurent Laplante

Philippe Reid
LE REGARD DE L'AUTRE
LA NAISSANCE DU NATIONALISME AU QUÉBEC
L'instant même, Québec, 2008, 260 p. ; 27 \$

ici par Rouè-Doudou Boicel : ses origines dans la Guyane française, son bref séjour à Paris, puis son arrivée à Montréal en 1970, à une époque où les boîtes de jazz, naguère florissantes, y disparaissaient progressivement. À lui seul, Rouè-Doudou Boicel contribuera à faire revivre la musique afro-américaine sur la scène montréalaise, en invitant les précurseurs du R&B (Cab Calloway), les légendes du jazz (Dizzy Gillespie, Joe Pass) et les plus grands bluesmen de tous

les temps (B.B. King, Lightnin' Hopkins, John Lee Hooker, Muddy Waters). En ce sens, Rouè-Doudou Boicel aura remis Montréal sur la carte des grands circuits du jazz et du blues ; par ricochet, il aura permis à certains des bluesmen qu'il invitait de se produire à Québec, au Café Campus (de Sainte-Foy), surtout entre 1977 et 1981. Des artistes locaux se produisent également au Rising Sun : le très montréalais Stephen Barry Blues Band, mais aussi Karen Young, Guy Nadon, Diane

Tell, à qui Rouè-Doudou Boicel tiendra des propos irrespectueux.

En témoignages, en anecdotes et en photos, ce livre carré permet de revoir une multitude de légendes de la musique du XX^e siècle lors de leur passage au « Soleil levant ». Les confidences, parfois indiscretes, montrent des artistes profondément humains et parfois capricieux : un Stan Getz complètement ivre qui arrivera en retard sur scène, un Art Blakey proférant des menaces physiques dès son



l culture, autobiographie, chanson, guerres actuelles

arrivée au club de Rouè-Doudou Boicel, et la scandaleuse Nina Simone qui refuse de régler sa note d'hôtel au Méridien.

En outre, on trouve la transcription inédite de brefs entretiens réalisés par Rouè-Doudou Boicel avec de grands noms du jazz et du blues, dont Archie Shepp, Taj Mahal, Willie Dixon. En prime, on lira une incroyable lettre d'insultes manuscrite adressée à l'auteur, reproduite en fac-similé, signée de la main même de la chanteuse Nina Simone. Rouè-Doudou Boicel est le survivant d'une époque révolue.

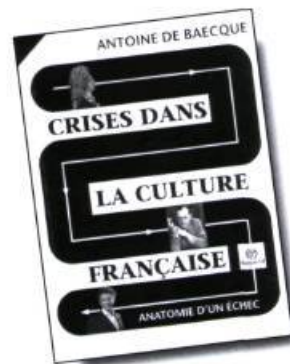
Yves Laberge

Antoine de Baecque
CRISES DANS LA
CULTURE FRANÇAISE
ANATOMIE D'UN ÉCHEC
Bayard, Paris, 2008,
250 p. ; 36,95 \$

Fin connaisseur du monde culturel français et analyste vigilant de ses complaisances comme de ses fièvres, l'auteur distingue utilement crise et échec. Autant la crise peut s'avérer bénéfique, autant les interventions irréflechies ou mal ciblées enlisent un pays dans l'inculture au lieu de l'en tirer. Exemples d'interventions amor-

tissant les crises et conduisant à l'échec ? Elles portent, d'après Antoine de Baecque, les noms de deux fringants ministres associés à la culture : André Malraux et Jack Lang. Leurs règnes n'ont manqué ni de ressources ni d'inspiration, mais ni l'un ni l'autre n'ont su harmoniser l'ambition et le travail à la base. « 68 démontre *in fine* que culturellement, le 'grand projet' de Malraux n'était qu'un colosse d'argile, une politique de la grandeur sans véritable fondation. » De façon analogue, Lang dissocie discours et réalité. « Ce verbe lyrique nous paraît certes, avec le recul et l'ironie de l'histoire, quelque peu forcé et plutôt ridicule. Mais il faut songer à tout le mal qu'il a fait, quand ce vitalisme culturel s'est métamorphosé au cours des années 80 en une langue de bois parlée le plus naturellement du monde par les milieux de la culture officielle. » Ronronnement n'est pas action.

L'auteur, citant l'historien Philippe Poirrier, circonscrit en clinicien la nature de la confusion : « [...] l'abandon progressif de la démocratisation culturelle (la culture pour tous) au profit de la démocratie culturelle (la culture de tous et par tous) ». De fait, rendre la culture accessible à tous, ce n'est pas présu-



que tous maîtrisent la culture et que tout se vaut. Aux prises avec la même ambiguïté, le Québec trouverait là matière à réflexion, puis à redressement...

Mieux vaut donc la crise qui secoue la culture que le calme stérile de la « communication effrénée ». Mieux vaut un Mitterrand qui, note de Baecque, a une plume que des budgets qui ne savent où aller. Mieux vaut un Jean Vilar que mai 68 traite avec cruauté qu'un gouvernement incapable d'une « ambitieuse politique de l'art et de la culture à l'école ». Y a-t-il espoir du côté de Sarkozy ? Certes pas, dit de Baecque. « La France a élu comme président un homme profondément méfiant vis-à-vis de la culture, peu cultivé lui-même et fier de l'être, cultivant davantage les valeurs de l'ascension sociale, du travail, de l'effort, du nationalisme, de l'initiative individuelle, affichant les signes extérieurs d'un clin-

quant existentiel et d'une réussite matérielle qui ne peuvent que choquer tout véritable homme de culture. » Portrait qu'il est tentant de multiplier.

Laurent Laplante

Ryszard Kapuściński
AUTO PORTRAIT
D'UN REPORTER
Trad. du polonais
par **Véronique Patte**
Plon, Paris, 2008, 170 p. ; 34,95 \$

Si ce n'était de mettre à mal sa grande humilité, on aimerait voir Ryszard Kapuściński figurer dans un éventuel panthéon du journalisme. Cette fausse gloire posthume – il est mort en 2007 à l'âge de 75 ans – lui siérait d'autant moins que, vivant, il avait pour règle de n'accepter « ni titres, ni postes, ni fonctions ». Rien cependant ne nous interdit de profiter de son héritage. Les extraits d'entretiens, de discours et d'allocutions qui composent *Autoportrait d'un reporter* forment une sorte de testament où Kapuściński évoque son parcours, rappelle les grands principes qui ont réglé sa conduite professionnelle et jette un regard critique sur le journalisme actuel.

On s'en doute, ce n'est pas avec ses dépêches comme correspondant d'une obscure agence de presse polonaise que Kapuściński s'est fait un nom dans le monde des lettres. C'est



La Grande Mascarade

L'Ode à la joie

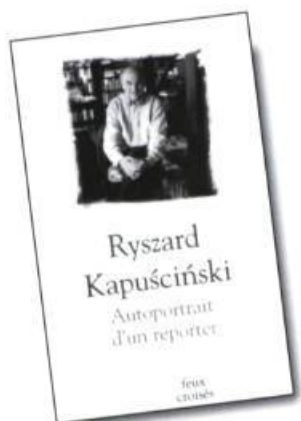
A.B. Winter

Deux thrillers spirituels modernes captivants racontant l'existence d'un monde parallèle mystérieux, un grand réseau au sein duquel les enfants, pour sauver leur âme, doivent abandonner leur véritable identité aux mains de gardiens de la vérité avant de se transformer, de mettre des masques et de devenir ces êtres qu'ils ne sont pas.

« Ce roman est plus que magique. C'est un cadeau... lisez ce livre! »

CHRISTINE MICHAUD, Chroniqueuse littéraire au sujet de *L'Ode à la joie*

450.656.2660
• www.unmondedifferent.com
• En librairie dès maintenant
• Distribués par ADP



plutôt à des livres comme *Le négus* (sur la chute d'Hailé Sélassié ; Flammarion, 1994), *Le Shah* (sur la révolution iranienne ; Flammarion, 1986), *Impérium* (sur l'effondrement de l'URSS ; Plon, 1994) ou *Ébène* (sur l'Afrique ; Plon, 2000) qu'il doit sa notoriété. Ces ouvrages transcendent les limites du compte rendu événementiel. Ils sont la radioscopie d'un moment d'histoire et la mise au jour de l'âme d'une nation. C'est pourquoi leur propos demeure toujours pertinent même si les événements qui l'ont vu naître ne font plus la une.

Si le texte « parlé » d'*Autoportrait d'un reporter* n'a pas la qualité de ses écrits, Kapuściński s'y livre toutefois avec une rafraîchissante candeur. Historien de formation, il avoue avoir « besoin de vivre l'histoire avec les gens, c'est pour [lui] indispensable ». C'est sans doute pourquoi il écrit l'histoire à hauteur d'homme, en frère d'arme pourrait-on dire. « Pour pratiquer le journalisme, il faut être bon », dit-il. « Seul un homme bon essaie de comprendre les autres, leurs intentions, leur foi, leurs intérêts, leurs difficultés, leurs tragédies. Et immédiatement, dès le premier instant, de s'identifier avec leur vie. » À ce niveau d'empathie, le journalisme devient un humanisme.

Cet autoportrait se situe, on le voit, à mille lieues de l'anecdotique et du narcissisme. Réflexion intelligente et stimulante sur le métier de communicateur, ce livre

Chanson engagée

Depuis l'excellent collectif *La chanson dans tous ses états* paru en 1987, les éditions Triptyque sont rapidement devenues les spécialistes des ouvrages sur la chanson populaire au Québec, avec une quarantaine de titres parus dans la collection « Chanson/Musique ». Le présent recueil s'adresse à un lectorat érudit et regroupe huit essais inédits sur la chanson engagée actuelle, française et québécoise, à la suite d'un colloque tenu en 2005.

Contre toute attente, le texte qui propose le plus d'avenues de réflexion est l'introduction de l'ouvrage, rédigée par Lise Bizzoni et Cécile Prévost-Thomas. Comment la chanson peut-elle être à la fois engagée et populaire ? Est-ce que le statut de chanteur engagé ne serait qu'une étiquette artificielle ? Les deux auteures évoquent les cas de Léo Ferré et de Jean Ferrat, qui seraient devenus des artistes « engagés » à partir du moment où ils ont adapté des poèmes de Louis Aragon, considéré comme un écrivain communiste.

Les deux premiers chapitres, à teneur musicologique, sont les plus instructifs ; ils abordent le folklore québécois du XX^e siècle, avec l'étude des débuts de la production phonographique à Montréal (Sandra Bouliane) et l'analyse de l'entreprise de *La Bonne chanson*, de l'abbé Gadbois (par Luc Bellemare). Plus loin, Dany Saint-Laurent se penche sur les rapports ambivalents entre rap et poésie dans les chansons du groupe Loco Locass. Enfin, Lise Bizzoni étudie l'énonciation de la violence dans les textes de

certains groupes français, comme Zebda et Oneyed Jack, issus des banlieues multiethniques de Paris, qui se réapproprient des chants de la Résistance pour les adapter à la France des années 1990.

Tous les articles sont bien documentés et les références sont appropriées. En revanche, l'analyse reste généralement trop souvent en surface, à la limite du simple commentaire. Les auteurs de ces études, pourtant universitaires, négligent de faire appel à un appareil critique lors de leur examen de ces chansons engagées. La vérité n'émane pas forcément d'une chanson engagée sous le simple prétexte qu'elle s'oppose à l'ordre établi. Même les artistes engagés peuvent se tromper ou commettre des erreurs de jugement. Défendre une noble cause ou résister à une hypothétique oppression ne crée pas automatiquement de l'art, surtout dans le cas du rap. Selon nous, il y manque trop souvent la beauté.

Yves Laberge



Sous la dir. de Lise Bizzoni et Cécile Prévost-Thomas
LA CHANSON FRANCOPHONE ENGAGÉE
Triptyque, Montréal, 2008, 185 p. ; 20 \$

devrait figurer parmi les lectures obligatoires de tout apprenti journaliste. Un conseil toutefois. Ceux qui n'ont pas lu Kapuściński devraient d'abord lire ses essais. Ce sont eux qui donnent tout son sens à *Autoportrait d'un reporter*. Ceux qui sont familiers de son œuvre y trouveront, pour leur part, la confirmation de l'intuition qu'on a en le lisant, à savoir que Ryszard Kapuściński était non seulement un très grand journaliste mais également un humain d'une rare qualité.

Yvon Poulin

Arnaud de La Grange
et Jean-Marc Balencie
**LES GUERRES BÂTARDES
COMMENT L'OCCIDENT PERD
LES BATAILLES DU XXI^e SIÈCLE**
Perrin, Paris, 2008,
174 p. ; 24,95 \$

Les historiens militaires décomposent la guerre des temps modernes en quatre générations. La première reposait sur les combats d'armées équipées de mousquets ou de fusils à pierre, illustrée par les guerres

napoléoniennes. La deuxième génération vint avec la puissance de feu que permit la révolution industrielle, la ligne Maginot représentant l'apogée de ce moment. Vint ensuite la génération qui alliait innovation tactique et efficacité logistique, tel le *Blitzkrieg*. Quant à la quatrième génération (« G4G »), qui se développe au XXI^e siècle, il n'est plus question de guerres entre États, mais entre une armée aux moyens démesurés, les « Forts », et une guérilla, les « Faibles ».

correspondance, traduction, agro-alimentaire

Toutefois, contrairement aux guerres des trois générations précédentes, la G4G est caractérisée par l'absence d'affrontement direct, qui serait inévitablement à l'avantage des Forts. La stratégie des Faibles consiste en fait à se concentrer sur des actions de contournement de la puissance de frappe de l'ennemi. C'est ainsi que les Faibles organisent des actions ciblées, peu coûteuses et à l'effet dévastateur dans le but de harceler l'adversaire, de l'épuiser, avec pour objectif non pas tant de tuer les soldats ennemis que de terroriser les survivants. Pour soutenir leurs activités, les insurgés ont mis sur pied des cellules autonomes, flexibles et innovantes, qui ont parfaitement intégré les théories contemporaines en gestion pour leur organisation ainsi que celles en communication pour la propagande et le recrutement.

Pour illustrer leur propos, les auteurs analysent la situation en Irak, où l'armée étatsunienne, cette formidable machine de guerre entraînée pour des campagnes rapides et massives où la victoire est remportée principalement grâce à la disproportion des moyens engagés, se trouve dans une posture pire que la défaite, à savoir celle de la non-victoire.

Les auteurs, spécialistes en matière de défense, décrivent et analysent les changements majeurs qui sont en train de survenir dans la façon de faire la guerre. Un essai percutant qui permet de constater que les milliards investis dans l'armement et la technologie ne peuvent à eux seuls arrêter une guérilla qui, contrairement aux armées occidentales, sait s'adapter.

Manouane Beauchamp

Jean Giono
J'AI CE QUE J'AI DONNÉ
Gallimard, Paris, 2008,
223 p. ; 33,95 \$

Ce livre attachant rassemble une centaine de lettres intimes et familiales de Jean Giono (1895-1970), connu ici pour sa nouvelle « L'homme qui plantait des arbres » (1954), qui fut adaptée au cinéma par Frédéric Back. Cette correspondance inédite est annotée par la seconde fille du romancier, Sylvie Durbet-Giono, et paraît dans la collection « Haute enfance », spécialisée dans les écrits de jeunesse ou les fictions à propos des jeunes.

Plusieurs des premières lettres reproduites ici sont rédigées



par le jeune Giono, qui s'adressait tendrement à ses parents en les appelant « mes deux vieux chéris ». Une sélection a été opérée, puisqu'au départ, Giono avait rédigé plus de cinq cents lettres seulement à ses parents. Certaines années (1954-1956) ne sont pas du tout couvertes dans

ce livre. De plus, les réponses reçues par Giono n'y figurent pas. Dans la première moitié du recueil, le futur écrivain raconte son quotidien de conscrit dans les tranchées – nous sommes durant la guerre de 1914-1918. Les lettres suivantes sont pour la plupart adressées à son épouse et à ses enfants. Durant la Deuxième Guerre mondiale, Giono sera incarcéré en 1939, puis entre 1944 et 1945, mais seulement quelques cartes postales (dont une très touchante, manuscrite, reproduite en facsimilé) évoqueront cette période. Moins anecdotiques, les lettres de « Giono écrivain consacré » demeurent les plus passionnantes. Tout au long de sa vie, le romancier répète régulièrement à quel point il aime son travail, même durant les périodes les plus intenses, même s'il doit souvent s'isoler de ses proches, comme il le confiait en 1951 : « [...] je bénis le travail, toujours aussi facile et intéressant ». Par ailleurs, Giono apparaît dans ses lettres comme un homme affectueux ; il surnomme indifféremment son épouse et ses deux filles « mon fiston ».

Le romancier sait bien comment transformer le moindre événement en un petit récit cocasse. En 1952, à propos de

les écrits

La doyenne des revues littéraires au Québec

n° 124

DÉCEMBRE 2008

Fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon, la revue *Les écrits* – connue auparavant sous le titre *Écrits du Canada français* – publie des textes inédits de nombreux écrivains du Québec et de la francophonie.

J.M.G. Le Clézio
Lise Gauvin
Vénus Khoury-Ghata
Fernand Ouellette
Paul Chamberland
Rita Mestokosho-Jean Désy
Martine Audet
Gilles Archambault
Roland Bourneuf
Diane-Ischa Ross
Guy Beausoleil
Paul Ferron Marchand
Mario Parent

En vente dans toutes les librairies • Le numéro : 10 \$.

ABONNEMENT D'UN AN (TROIS NUMÉROS):

<input type="checkbox"/> RÉSIDENTS DU CANADA	25 \$
<input type="checkbox"/> INSTITUTIONS	35 \$
<input type="checkbox"/> RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER	35 \$

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____ CODE POSTAL _____

TÉLÉPHONE _____

COURRIEL _____

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*. À retourner à l'adresse suivante : **Les écrits** • Case postale 87, succursale Place du Parc Montréal (Québec) H2X 4A3
Téléphone : (514) 499-2836 • Télécopieur : (514) 499-9954
lesecrits@internet.uqam.ca

son séjour en Angleterre, il rédige à sa fille une lettre détaillée : « Je ne parle pas de la cuisine qui est encore plus mauvaise que tout ce qu'on dit et tout ce qu'on imagine ». Mais vers la fin du voyage, Giono écrit : « J'ai cinquante histoires qui vous feront rire ». On aborde peu les livres, mais l'écrivain exulte en recevant le prix de Monaco en 1953, pour l'ensemble de son œuvre ; Giono rêve déjà au Nobel de la littérature, qui lui restera inaccessible. Il ne recevra que le Goncourt, en 1954.

Yves Laberge

Umberto Eco
DIRE PRESQUE
LA MÊME CHOSE
EXPÉRIENCES DE TRADUCTION
Trad. de l'italien
par Myriem Bouzaher
Grasset, Paris, 2007,
437 p. ; 39,95 \$

Umberto Eco est moins connu comme traducteur que comme romancier et théoricien de la sémiotique. Les spécialistes savent toutefois qu'il a traduit en italien *Exercices de style*, de Raymond Queneau, et *Sylvie*, de Gérard de Nerval, deux exercices redoutables, mais qui donnent, lorsqu'on examine le résultat, une assez bonne idée de l'*idéoscopie* articulant cet ouvrage-ci consacré à la traduction. Reprenant le néologisme de Charles Sanders Peirce, je veux dire par là que la thèse développée par Eco dans *Dire presque la même chose* s'appuie sur l'idée selon laquelle traduire consiste pour le traducteur à prendre en compte la manière dont on décrit et classe les idées appartenant à l'expérience ordinaire du monde ou qui surgissent en relation avec cette expérience.

Tout porte donc justement sur ce *presque*, ce qui met d'emblée en jeu la très vieille question de la fidélité et de la

Vers une crise alimentaire

On associe souvent la multinationale Monsanto aux organismes génétiquement modifiés (OGM). Pourtant, s'il est vrai que cette entreprise d'origine américaine tire maintenant la plus grande part de ses revenus des OGM et de l'herbicide Roundup, elle s'est déjà fait connaître par la commercialisation de plusieurs autres produits tout autant controversés. En effet, Monsanto a été impliquée dans la fabrication du DDT, un insecticide puissant et dans celle de l'agent orange, un herbicide dévastateur ayant acquis une sinistre réputation au cours de la guerre du Vietnam. Elle a également produit des BPC (biphényles polychlorés), substances utilisées comme réfrigérants et lubrifiants et qui se sont révélées hautement toxiques. Plus récemment, elle a commercialisé une hormone de croissance bovine qui stimule la production de lait chez les vaches, dont l'utilisation est contestée à cause des mammites et des traitements répétés aux antibiotiques qu'elle provoque.

En somme, Monsanto est depuis longtemps engagée dans des champs d'activité pouvant présenter des risques pour la santé humaine et pour l'environnement. On pourrait donc croire qu'elle a appris à se montrer prudente dans la mise en marché de ce qu'elle fabrique et distribue. Pourtant, Marie-Monique Robin, en s'appuyant sur de nombreux documents qu'elle a débusqués au cours d'une enquête

fouillée et minutieuse, ainsi que sur plusieurs entrevues, trace plutôt le portrait d'une entreprise faisant fi de la prudence et ne reculant devant rien pour augmenter son chiffre d'affaires. Une multinationale refusant de rendre publiques les données des études ayant servi à la publication de rapports sur les effets de ses produits sur la santé. Une entreprise cherchant à ruiner la carrière des scientifiques qui émettent des doutes sur l'innocuité de ce qu'elle vend.

Les révélations de Marie-Monique Robin donnent froid dans le dos. À tel point qu'on peut se demander si l'insouciance des entreprises comme Monsanto et le laxisme des organismes publics de contrôle n'en viendront pas à provoquer une grave crise alimentaire et sanitaire.

Gaétan Bélanger

Marie-Monique Robin
LE MONDE SELON MONSANTO
DE LA DIOXINE AUX OGM, UNE MULTINATIONALE
QUI VOUS VEUT DU BIEN
Stanké, Montréal, 2008, 377 p. ; 19,95 \$

trahison. Eco situe sa réflexion – c'est pour lui une question de déontologie professionnelle – dans l'horizon du passage d'une langue naturelle (la source) à une autre (d'arrivée) et s'oppose radicalement à la théorie déconstructionniste de la traduction (héritée de Walter Benjamin), plutôt attentive aux plages d'indétermination, aux intraduisibles et aux nœuds. Pour le sémioticien, la traduction implique une négociation, à savoir une dialectique du gain et de la perte, pour autant qu'il y ait satisfaction des deux parties. Elle se produit en outre entre « textes » et non entre systèmes

linguistiques, la matière du contenu d'une langue étant nécessairement subdivisée d'une façon spécifique correspondant à son déploiement social et historique. C'est pourquoi le contexte linguistique et l'information sur le monde (la somme de nos connaissances, sues ou insues) sont si essentiels dans le processus traductologique.

La fidélité doit ainsi être entendue comme un rapport de monde à monde et non de littéralité bête. Avec une ironie parfois cinglante, Eco multiplie les exemples « pratiques » de traduction. Particulièrement savoureuses sont les pages où il

teste Babel Fish, le site de traduction automatique proposé sur Internet par Altavista. De même les pages consacrées aux défis posés par Joyce et Dante valent vraiment la peine d'être lues. De même que celles au sujet de l'adverbe *presque* chez Poe..., lues avec cette rigueur qu'Eco nomme « complicité passionnée »... Que je ne partage pas plusieurs points de vue (la profondeur du texte et autres) de la théorie herméneutique d'Eco ne m'empêche pas de recommander sa lecture aux traducteurs soucieux de penser leur travail.

Michel Peterson

